



Des oubliés de l'Histoire, les ensablés d'Ethiopie

Fabienne Le Houerou

► **To cite this version:**

Fabienne Le Houerou. Des oubliés de l'Histoire, les ensablés d'Ethiopie. Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, Societe D'histoire Moderne et Contemporaine, 1989, 36 (1), pp.153-165. <https://www.jstor.org/stable/20529572?seq=1#page_scan_tab_contents>. <hal-01374295>

HAL Id: hal-01374295

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01374295>

Submitted on 1 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des oubliés de l'histoire: les "ensablés" en Éthiopie

Author(s): Fabienne Le Houérou

Source: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-), T. 36e, No. 1 (Jan. - Mar., 1989), pp. 153-165

Published by: [Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20529572>

Accessed: 18/05/2013 10:27

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-).

<http://www.jstor.org>

DES OUBLIÉS DE L'HISTOIRE : LES « ENSABLÉS » EN ÉTHIOPIE

C'est au cours d'une recherche sur la résistance éthiopienne au fascisme, de 1936 à 1941, menée à Addis-Abeba de novembre à mars 1986, que nous avons rencontré au hasard de la ville de vieux coloniaux italiens appelés en Éthiopie « ensablés » (*insabbiati*).

Ce terme désigne des anciens soldats (ou des émigrés civils) qui ont participé à la conquête de l'Éthiopie, en 1936, et qui n'en sont plus jamais repartis. La rencontre des ensablés a été déterminante dans l'évolution de notre travail de recherche en Éthiopie : dès lors l'enquête dans ce pays s'est progressivement détournée de son objet initial pour s'intéresser à ceux qui sont encore qualifiés de vieux « fascistes ».

Au cours de cette étude, nous avons très tôt établi le sens social du terme « ensablé » ; l'ensemblement est un *processus socio-historique* qui concerne un *sous-prolétariat*¹ d'émigrés ou d'appelés du contingent, ainsi qu'une *classe moyenne de niveau inférieur*. Ce sont les pauvres qui s'ensablent. Les Italiens de la même génération (1911-1913) plus aisés et de classe sociale supérieure sont couramment nommés *Italiens noirs* ou Italiens d'Afrique.

Dans le sens commun du terme, un ensablé est un personnage suradapté à son milieu amhara ou érythréen d'accueil et absent de la vie sociale de la communauté italienne, contrairement à l'« Italien noir », dont l'espace social privé et public est resté éminemment italien (il est présent dans toutes les associations : clubs sportifs, centres culturels, etc.).

Pour comprendre la réalité sociale des ensablés et leurs antécédents historiques, nous avons pour première piste une réflexion de l'historien A. del Boca, selon laquelle les *padroncini* (petits patrons) étaient les Italiens qui survécurent le mieux au western africain que s'était joué le fascisme². Cette affirmation projetait dans le temps une catégorie sociale précise et établissait en même temps un rôle post-fasciste que celle-ci avait pu jouer.

L'émigration italienne en Éthiopie est essentiellement celle d'un sous-prolétariat et d'une classe moyenne qui deviendront *padroncini* en 1941, et qui vont peu à peu s'ensabler.

1. Nous utilisons ici la notion de sous-prolétariat que Pierre MILZA a employée dans : *Le fascisme italien, 1919-1945*, Le Seuil, 1980. Cette catégorie sociale correspond à la réalité sociale de ceux que nous avons identifiés comme ensablés inférieurs.

2. A. DEL BOCA, *La guerra d'Abissinia, 1935-1941*, 284 p., 1965, Milano, Feltrinelli, cit. p. 213.

Ainsi nous avons posé l'hypothèse du rôle fondamental du *padroncino* dans l'aventure italienne en Éthiopie.

Nous nous proposons d'évoquer les problèmes de méthode posés par cette enquête auprès de ces *ex-padroncini* aujourd'hui ensablés et de retrouver les étapes historiques du processus d'ensablement. Dans un second temps, nous analyserons les causes de cet « *insabbiamento* » (l'origine sociale et les femmes éthiopiennes) puis nous en dégagerons les effets : une *déculturnation* qui n'a cependant pas pour corollaire une acculturation, ou alors une acculturation relative dont nous proposons d'établir les limites. En dernier lieu, nous tenterons de cerner l'ambiguïté que présente l'ensablé, les contradictions entre sa vie quotidienne et ses credos politiques que souligne le problème du *racisme*. Peut-on être intégré dans un milieu amhara et érythréen tout en étant raciste ?

Nous avons tout d'abord constaté l'ignorance dans laquelle se trouve la nouvelle communauté italienne en Éthiopie sur l'existence des « ensablés » : personne ne sait combien au juste sont ces ensablés ni où ils se trouvent. Ce manque d'informations ne nous a pas permis d'effectuer une enquête exhaustive. Le consulat italien à Addis-Abeba dénombre 23 ressortissants italiens mâles ayant dépassé l'âge de 65 ans et 33 femmes.

Or nous avons interviewé trente ensablés ayant largement dépassé les 65 ans. Devant cet état de fait, nous avons dû nous en tenir aux estimations faites par les Italiens noirs ou les ensablés eux-mêmes.

Sur les 300.000 Italiens qui résidèrent en Afrique Orientale Italienne (A.O.I.) de 1936 à 1941, il ne reste aujourd'hui que 200 personnes dont environ 150 ensablés et 50 Italiens noirs³.

Ce flou concernant les éléments de la communauté italienne s'explique en partie par la volonté des ensablés d'être oubliés.

Un certain nombre (bien sûr inconnu) d'entre eux ne sont pas enregistrés à leur consulat, ils sont perdus à l'intérieur du pays, dans des endroits où n'habite aucune Européen *inboscato* et ne sont connus des autres ensablés que pour avoir été vus accidentellement ; on les voit parfois à Addis-Abeba lorsqu'ils ont besoin de soins médicaux.

Interviewer ces ensablés ruraux inlocalisables comporterait un intérêt socio-historique évident, notamment pour étudier le processus d'acculturation et élucider les raisons de cet oubli délibéré de l'Italie.

Bien que marginaux, ces ensablés de la brousse ont des destins hors du commun et posent le problème du *degré d'ensablement*.

Nous avons limité notre enquête aux ensablés urbains dans les deux villes qui les abritent en majorité : Addis-Abeba et Asmara — il y aurait une soixantaine d'ensablés à Addis-Abeba et le Choa, une centaine à Asmara et en Érythrée. Une étude plus approfondie à Asmara, dans la plus vieille colonie italienne d'Afrique, aurait l'intérêt de nous donner les moyens de comparer la colonisation pré-fasciste avec la domination de type fasciste de l'Éthiopie.

3. Pour obtenir des chiffres rigoureux, il est nécessaire d'attendre les résultats du recensement que l'Ambassade d'Italie est en train d'effectuer en Éthiopie.

Par ailleurs, les seules femmes ensablées sont à Asmara et nous n'avons eu ni le temps, ni les moyens de les interroger.

A Addis-Abeba, notre travail a été facilité par le concours d'un avocat éthiopien, spécialisé dans les litiges de droit pénal des ensablés avec les autorités éthiopiennes. Sans lui, l'approche aurait été certainement plus longue et peut-être impossible : les ensablés sont méfiants et craintifs, redoutent d'exprimer une vision du monde qu'ils savent périmée. Ils avaient été échaudés, comme ils me l'apprirent par la suite, par un article paru dans les années soixante dans la *Domenica del Corriere* qui les définissait comme « l'ultima spiaggia del fascismo » (le dernier refuge du fascisme).

L'avocat des ensablés nous a emmenés dans un monde parallèle qu'il n'est pas possible de repérer sans y être introduit. Les ensablés se retrouvent dans un bar (« le Baobab Hôtel ») qui appartenait à un ensablé et que tient désormais sa veuve amhara ; le bar est à côté de l'ancien fascio d'Addis-Abeba et d'un cinéma géré par le P.N.F. (« l'Impero »), actuellement en ruine.

Un autre groupe d'ensablés, plus aisés, que nous appellerons pour faciliter notre analyse « supérieurs », se retrouvent dans un ancien quartier au sud de la ville, celui de l'ex-chemin de fer franco-éthiopien, dans une guinguette moins délabrée que le « Baobab Hôtel »⁴ : le « Buffet de la Gare », qui devient un bal musette le dimanche soir où le patron, un ensablé de 82 ans, joue de l'accordéon.

Les ensablés ne constituent pas un ensemble homogène mais ils se subdivisent en deux groupes selon leur position socio-économique.

Cette segmentation que nous traçons entre *ensablés « supérieurs »* et *ensablés « inférieurs »* n'est pas gratuite, elle s'est imposée par la nature même de leur espace public respectif (le « Buffet de la Gare » reste plus « chic » que le « Baobab »), puis par les différences de milieux sociaux observés : les ensablés supérieurs sont plus éduqués. Contrairement au groupe du « Baobab », il n'y a pas d'analphabètes parmi eux, ils n'expriment pas la même représentation du monde, n'adoptent pas le même type de comportement et ne possèdent pas la même vision politique. Les ensablés supérieurs se présentent comme de purs fascistes alors que les ensablés inférieurs comme fascistes par nécessité et par accident de l'histoire. Nous avons de même observé chez les ensablés supérieurs un comportement plus raciste que chez les ensablés inférieurs pour lesquels la question ne se pose plus.

Le terme ensablé est ordinairement employé par les Italiens en Afrique orientale, mais il n'a jamais été utilisé comme concept recouvrant un sens social précis. Or le mot existe depuis les premiers pas des Italiens en Afrique avec la colonisation de l'Érythrée et la conquête de la Libye. En outre, le terme est toujours employé oralement avec une pointe d'ironie moqueuse, parfois il est utilisé comme insulte (« Ma quello si è insabbiato »). Le verbe « insabbiarsi » prend une signification insultante.

4. Il ne s'agit pas d'un nom réel mais d'un surnom fictif.

tante avec l'occupation fasciste de l'Éthiopie et le Parti National Fasciste (P.N.F.) se sert du vocable dans des livrets de propagande raciste⁵ en lui donnant le sens de la décadence raciale. L'ensablé est un « indigénisé » (« *indigenizzato* ») qui a perdu le prestige de la race (thème de propagande privilégié). L'« *insabbiamento* » est alors appréhendé comme une maladie, susceptible de dénaturer la race italienne.

Pour les agents du P.N.F., un ensablé est forcément *madamisé* : autre néologisme qui s'adresse à tous les Italiens cohabitant avec une femme de couleur. Dans le jargon colonial de l'Afrique orientale, une « madame » est la concubine indigène d'un Italien, le terme naît en Érythrée au tout début de la colonisation.

Pour le P.N.F., le « madamisme » entraîne inévitablement l'ensablement, véritable fléau qu'il faut combattre.

Mais comme le déplore Cortese, secrétaire général du fascio d'Addis-Abeba, les ouvriers ne lisent pas les livrets qui sont écrits pour eux sur les dangers de l'ensablement et du madamisme⁶.

Ainsi, le processus d'ensablement a été repéré dès les débuts de l'occupation italienne de l'Éthiopie et, même si ce dernier a été interprété dans un sens raciste, il est identifié.

Il s'agit d'un processus tant social que historique.

L'ensablement est conditionné par des étapes fondamentales, il est limité dans le temps ; trois dates sont de véritables repères dans cette évolution. Pour la majorité des ensablés, le début de ce processus commence avec l'épopée militaire de 1936, date à laquelle ils partent pour l'Abyssinie comme soldats. Après la guerre, certains de ces soldats démobilisés choisissent de demeurer en Éthiopie et trouvent sur place un travail, qui sera essentiellement dans la construction de routes, premier secteur d'embauche en A.O.I. ; premier choix décisif qui a nettement influencé le deuxième. Le véritable tournant pour les ensablés est celui de l'année 1941, date à laquelle l'Italie perd son Empire ; l'Éthiopie est alors libérée grâce à l'action conjuguée des résistants éthiopiens et de l'armée britannique. De juin à juillet 1941, les Britanniques rassemblent les Italiens comme prisonniers de guerre dans des camps militaires au Kenya, Soudan, Inde et Afrique du Sud. Alors que la grande majorité des Italiens est évacuée vers ces pays, une infime partie d'entre eux décident de se cacher pour échapper à ce sort en étant les protégés de familles éthiopiennes (celles de leurs « madames ») qui les ont hébergés et nourris pendant plusieurs mois.

Il est impossible de quantifier avec rigueur le nombre de ces Italiens qui furent recueillis de la sorte par des Éthiopiens.

L'empereur Haïlé-Sélassié, lors de tractations secrètes avec un Italien noir, aurait lui-même demandé à 200 chefs de famille rester pour assurer la gestion de certaines activités de service public⁷.

5. D. FOSSA, *Razza e Impero*, texte d'une conférence tenue par l'inspecteur du P.N.F. pour l'A.O.I. à Addis-Abeba en 1938. « Fascista nel termine piú puro della parola, quindi, rivoluzionario intransigente, non certo dubitabile di " insabbiamento " » (cit. p. 9).

6. G. CORTESI (texte d'une conférence), *Lavoro italiano nell'Clima dell'Impero*.

7. Entretien à Addis-Abeba avec un entrepreneur, le 20 décembre 1986.

A cet effet, fut créé un comité de 7 personnes chargé de désigner les éléments qui pouvaient rester. Par la suite, ce comité s'est mis d'accord avec l'empereur pour que 500 Italiens aient officiellement le droit de demeurer en Éthiopie ; et selon ce témoin, l'empereur aurait hébergé dans son propre palais 200 personnes⁸.

En 1941, quelque 1.000 Italiens sont autorisés à s'installer définitivement en Abyssinie ; à ce chiffre, il faudrait ajouter un nombre non négligeable de clandestins que nous évaluons à 500⁹. Parmi les éléments qui furent choisis pour continuer, dans ce pays, leurs activités professionnelles et ceux qui décidèrent de s'y maintenir clandestinement, on ne trouve guère de fonctionnaires coloniaux ni d'officiers, mais des soldats démobilisés, des ouvriers et quelques membres des professions libérales (ingénieurs), une écrasante majorité de *padroncini* (surtout chez les clandestins), petits patrons à la tête de garages, commerces, restaurants, un milieu artisanal qui procurait toute une gamme de services jugés nécessaires par l'empereur.

Tous les ensablés interviewés sont d'anciens *padroncini* ; ceux qui sont encore assez solides physiquement exercent toujours leur profession¹⁰ ; les autres sont retraités, et ils ne reçoivent en fait qu'une faible indemnisation du consulat italien qui leur alloue 200 birrs par mois (600 F), à peine de quoi survivre.

Au terme de ce processus d'ensablement qui se double d'une paupérisation, il y a disparition d'un groupe de vieillards dont la communauté se rétrécit d'année en année.

Les ensablés affirment qu'il n'existe pas de raison majeure à leur ensablement et que le phénomène est lié au vécu de chacun. Cependant, au-delà des différentes histoires personnelles, nous avons pu dégager deux critères d'ensablement.

Un critère que nous définissons comme objectif, qui est l'origine sociale de ces ensablés, et un critère subjectif auquel les ensablés donnent la plus grande importance : l'*antchilite* (néologisme dérivé du mot amharique *antchi*, pronom personnel féminin : toi), une autre variante du madamisme qui considère l'attrait pour les femmes éthiopiennes comme une maladie. Les ensablés rejettent facilement la responsabilité de leur ensablement sur les femmes éthiopiennes et refusent d'évoquer leurs origines. Dès lors que nous avons réveillé le souvenir de leurs familles italiennes, les ensablés se sont obstinés à garder le silence ; tout ce qui a trait à leurs racines est enfoui dans leur mémoire et ils nous ont semblé comme frappés d'amnésie.

La plupart des ensablés ne sont plus jamais retournés en Italie depuis 1936, même pour une courte période, ni même, précisent-ils, à la mort de leur mère. Ces réticences à remémorer leurs origines nous ont été en

8. Entretien avec la même personne.

9. Selon César, entretien à Addis-Abeba, le 12 janvier 1987.

10. Nous avons eu l'occasion d'être témoin d'une scène où un ensablé garagiste de plus de 70 ans se tenait sous une voiture afin de la réparer. Les ensablés qui travaillent encore sont orgueilleux de dire : « io lavoro ».

partie expliquées par un diplomate italien, à Addis-Abeba, qui affirmait que de nombreux ensablés avaient abandonné en Italie femmes et enfants pour une *antchi* avec laquelle ils avaient fondé une deuxième famille¹¹. Selon padre Roberto, le prêtre de la communauté italienne d'Addis-Abeba,

Le problème de tous ceux-là est un problème de femmes. Il y en a qui sont mariés en Italie et qui ne peuvent pas épouser leur femme éthiopienne, mais qui font des enfants avec les unes et les autres, et ce sont des problèmes qui ne finissent jamais. Des affaires de familles très compliquées¹².

Nous nous sommes heurtés au même type d'hésitations lorsque nous les avons questionnés sur leur scolarité. Force nous est de constater que rares sont les ensablés qui ont dépassé « la terza elementare », avec une proportion non négligeable d'*analphabètes*.

Quelque 5 % de ces ensablés ne savent pas écrire et arrivent à peine à lire. Chez les ensablés inférieurs, deux hommes ne savaient pas signer leur nom, ce qui provoquait les sarcasmes de César, un ensablé jugé d'essence supérieure par ses acolytes pour avoir fait le *liceo classico*, et les autres l'identifiaient comme l'*uomo colto* du « Baobab Hôtel » (il a été notre témoin privilégié).

Dans le groupe des ensablés supérieurs du Buffet de la Gare, il n'y a pas d'*analphabète* ; mais tant chez les ensablés supérieurs que chez les ensablés inférieurs, la lecture est une activité peu appréciée.

Certains, pour se donner une contenance vis-à-vis des Éthiopiens qui les entourent dans ces bars constituant leur espace social par excellence (où ils passent la plus grande partie de leur temps), font semblant de feuilleter des hebdomadaires désuets (*Gente* de l'année 1980, par exemple) et dont ils ne regardent que les images.

La modestie du milieu d'origine transparait au niveau du langage par la fréquence de certains mots tels que le verbe « manger », qui vient en troisième position après le mot « travail » (deuxième position) et du mot « femme » (première position). « Ici, il y avait à manger en pagaille, à en jeter par les fenêtres »¹³, répétait fréquemment un ensablé lorsqu'il parlait du passé colonial de l'Éthiopie. De même que le prix des denrées alimentaires est un thème qui vient régulièrement alimenter leurs conversations.

Chez les ensablés supérieurs, l'importance de la nourriture est moindre mais ceux-ci expriment clairement, quant à eux, le rôle joué par les rancœurs sociales dans la décision prise de ne plus retourner en Italie.

La *conscience de classe* apparaît plus nettement : un ensablé supérieur, restaurateur relativement aisé, manifeste le ressentiment de cette manière : « Dans ce pays, il n'y a pas de distinction de classe, nous pouvons tutoyer l'ingénieur ou le docteur et même les Éthiopiens »¹⁴.

Les ensablés inférieurs n'expriment pas de façon aussi apparente le rôle tenu par la frustration sociale dans le choix de rester en Éthiopie.

11. Entretien du 10 décembre 1986.

12. Entretien à l'église, le 16 décembre 1986.

13. Entretien au Baobab Hôtel, le 12 novembre 1986.

14. Entretien au buffet de la gare, le 23 décembre 1986.

« Les officiers exigeaient d'être salués militairement, même en pleine brousse, et nous, nous avons mal au cœur de les voir boire le chianti quand nous mangions de la polenta froide »¹⁵. Même si cette pointe de jalousie a encore pour objet l'alimentation, elle nous apparaît très représentative du ressentiment des ensablés supérieurs, issus d'une classe moyenne, aux revendications sociales plus marquées que celles du sous-prolétariat constitué par les ensablés inférieurs. De manière générale, il faut bien considérer que l'*Impero* donnait à ces *padroncini* les moyens d'acquérir un nouveau prestige qu'illustre le terme *goytana* (notre maître) que les Éthiopiens étaient obligés d'employer lorsqu'ils s'adressaient aux Italiens.

De 1936 à 1941, les Italiens qui se trouvaient en A.O.I. avaient pour souhait professionnel de créer leur entreprise et de devenir leur propre patron, élément essentiel de ce prestige.

Cet état d'esprit est ainsi rendu dans le livre de mémoires de F. Pierrotti :

L'argent tourne court, la fortune peut être trouvée dans une gargotte, dans un petit magasin de peaux, dans un moulin, dans une scierie, dans n'importe quelle entreprise. Les gens sont électrisés par la perspective du bien-être et des richesses¹⁶.

Et c'est toujours ce bien-être que les ensablés ont essayé d'atteindre, l'*Impero* est apparu comme une issue providentielle à une classe moyenne qui cherchait à se valoriser par la réussite professionnelle et à un sous-prolétariat qui rêvait de faire fortune en devenant *padroncino*.

Toujours dans la même veine littéraire, Pierrotti traduit cette illusion dans cette exclamation : « On se sentait un patron, un lion, un dieu ! »¹⁷. Cet aspect psychologique de *ces aventuriers des classes moyennes* à la recherche d'un prestige social nous paraît être un facteur important dans le choix de rester en Éthiopie, même après la perte de l'*Impero*. Selon un Italien noir qui, lui, a fait fortune en Éthiopie, les ensablés se sentent humiliés à l'idée de rentrer en Italie « les poches vides »¹⁸ : aussi préférèrent-ils se faire oublier plutôt que de subir l'humiliation de revenir encore plus pauvres qu'avant. Cette interprétation s'adresse surtout aux ensablés inférieurs (dont certains en sont réduits à demander l'aumône) mais elle est incomplète : d'autres raisons plus subjectives expliquent l'ensablement, notamment le rôle joué par les femmes éthiopiennes comme le déclare leur avocat. D'après lui,

l'Italien s'est ensablé pour la raison essentielle qu'il a trouvé dans la femme éthiopienne l'épouse idéale qu'il a préférée à son pays d'origine. 95 % des Italiens sont restés ici à cause de l'*antchi*¹⁹.

Il y a, chez les ensablés, consensus autour de cette idée, la rencontre d'une *faccetta nera* (frimousse noire, air le plus populaire de la campagne

15. Entretien avec un ensablé garagiste (supérieur), le 18 décembre 1986.

16. F. PIERROTTI, *Vita in Etiopia, 1940-1941*, Capelli, 1959, 193 p., cit. p. 16.

17. F. PIERROTTI, *op. cit.*, p. 62.

19. Entretien à Addis-Abeba, le 16 décembre 1986.

d'Abyssinie) est la raison majeure évoquée par les ensablés pour expliquer leur *insabbiamento*. Telle que la décrit de manière savoureuse cet ensablé lorsqu'il dit : « Quand j'ai rencontré ma femme, mes pieds sont devenus de plomb »²⁰. Cette métaphore représente bien l'enfoncement ou l'enracinement qu'implique ce processus d'enlèvement. Il nous semble pourtant que si « l'antchilite » peut apparaître comme une raison valable pour expliquer l'ensablement, elle n'est en réalité que la conséquence d'une situation sociale.

Il y avait peu d'Italiennes pendant la période d'occupation et il convient de noter que les soldats qui arrivèrent en Éthiopie étaient de jeunes hommes entre 20 et 30 ans et, comme le remarque avec ironie un ensablé : « Nous avons aimé les Éthiopiennes parce que nous étions en Éthiopie ; si le Duce avait fait la guerre au Pérou, nous aurions aimé les Péruviennes... et même en France les Françaises »²¹.

L'ensablé, en dernière analyse, n'a pas eu la possibilité de choisir sa compagne, il a dû s'adapter à une situation commune à toute forme d'émigration, celle d'un pays d'accueil où leurs compatriotes étaient minoritaires.

Le rôle de la femme éthiopienne ne doit toutefois pas être négligé pour autant, car si celle-ci ne présente pas un critère objectif d'ensablement, elle constitue un facteur important de changement. La femme éthiopienne a bouleversé les habitudes de ces *padroncini* en les intégrant dans un système familial amhara dès 1941. Ce lien est la marque d'une mutation par laquelle le *padroncino* abandonne son arrogante supériorité de *goytana* ; il est devenu un colon vaincu que l'on protège pour des raisons purement humaines. Pour s'intégrer à cette nouvelle famille amhara, il devra à son tour la protéger en travaillant pour elle ; il se retrouve alors dans un rôle de *pater-familias* (un peu spécial, avouons-le). Il commande et partage le pain ; cette notion de partage est fondamentale, c'est parce qu'il est estimé pour sa générosité que l'ensablé est accepté et intégré, la générosité étant une valeur chrétienne de référence dans la culture amhara. La religion et la morale chrétienne communes aux Amharas et aux Italiens ont favorisé cette *intégration culturelle*.

Par ailleurs, les couples italo-éthiopiens ont pu se former grâce à la permissivité des mœurs en Éthiopie²² ; il est vrai que, dans ce pays, la femme amhara peut changer de compagnon sans soulever de réprobation.

Tout en ayant profité de cet état de fait, l'ensablé le réprouve : « Toi, tu as trop de maris ! », s'écrie à « l'Hôtel Baobab » un ensablé en désignant d'un doigt accusateur l'une des serveuses²³. Leur adaptation, bien qu'admirable, se heurte à des incompréhensions fréquentes du genre de celle que nous venons d'évoquer.

L'ensablement est vécu comme une progressive démission culturelle ou déculturation qui se traduit par un désintérêt à l'égard de tout ce

20. Entretien avec un ensablé supérieur, Addis-Abeba, le 18 décembre 1986.

21. Entretien avec un ensablé inférieur, Addis-Abeba, Baobab Hôtel, le 25 février 1987.

22. Entretien avec Jacques Mercier, ethnologue, C.N.R.S., Paris, le 19 octobre 1987.

23. Entretien, le 11 novembre 1987.

qui touche à la vie politique, économique, sociale et culturelle de l'Italie. Cette déculturation est un des effets de l'ensablement. Leur environnement ne les encourage nullement à un éventuel retour vers l'Occident ; l'ensablé garagiste du fond du Wollo est coupé de toutes les informations concernant le monde occidental.

Nous avons pu interviewer un ensablé de la *boscaglia* lors du court passage qu'il effectuait à Addis-Abeba, ce dernier ne possédait plus son véritable nom et se faisait appeler d'un surnom éthiopien (du nom d'un Ras éthiopien qui l'avait hébergé en 1941 et pour lequel il avait travaillé pendant de nombreuses années).

Le cas de cet ensablé sicilien est marginal mais pose avec acuité le problème du degré d'ensablement et de déculturation, ici l'assimilation va jusqu'à l'abandon de sa propre identité.

Il y aurait pour tout le territoire éthiopien trois ensablés ayant renoncé à leur nationalité, selon notre interlocuteur César.

Il est singulier que cette déculturation n'atteigne pas les habitudes culinaires, nous n'avons pas eu connaissance d'un ensablé ayant renoncé aux spaghettis, et toutes leurs épouses (ou compagnes) ont appris à les préparer. Dans la vie quotidienne, ils ont aussi gardé les habitudes vestimentaires européennes (des années trente) ; le mode de vie est cependant éthiopianisé : ils boivent le café selon la tradition éthiopienne et se sont accommodés sans mal du plat national (*ingera-ouat*) très pimenté, sa réalité journalière est un ensemble hétéroclite d'habitudes provenant des deux cultures. Le phénomène de déculturation que subissent les ensablés n'a pas eu pour corollaire une acculturation véritable. L'ensablé ne parle pas l'amharique (c'est un phénomène général pour les ensablés urbains, certains ensablés ruraux, eux, arrivent à se débrouiller dans cette langue) et s'intéresse peu à la culture éthiopienne : cet handicap linguistique est un frein à une acculturation, trop de références culturelles lui échappent pour être en véritable harmonie avec sa culture d'accueil.

Ce glissement vers un mode de vie éthiopien est vécu comme un appauvrissement dont il a honte (ils avaient honte de me présenter leurs familles et de me montrer leurs habitations).

A notre avis, la majorité des ensablés ont adopté le mode de vie éthiopien à reculons, en ayant mauvaise conscience (celle d'y perdre leur identité culturelle), et ils en éprouvent une humiliation que nous considérons comme entrave à une parfaite assimilation.

A partir de 1941, les ensablés se sont progressivement fermés à l'Italie mais cela sans s'ouvrir véritablement à la culture éthiopienne ; en ce sens, ils vivent une sorte de *paralyse culturelle*. D'ailleurs, politiquement, pour eux rien n'a changé, ils ont été fascistes et ils disent le rester. Leur foi en Mussolini est restée intacte surtout chez les ensablés supérieurs, l'un d'entre eux était tellement marqué par la personnalité du duce qu'il avait appelé son fils métis Benito ! Cet homme ne pouvait imaginer que, si les lois raciales avaient été appliquées, son Benito n'aurait eu aucun droit à l'époque du fascisme, pas même celui de posséder la nationalité italienne. Au cours de nos entretiens, l'ampleur du *mythe du surhomme* s'est vérifiée à plusieurs reprises, en particulier celui de Graziani, deuxième vice-roi

d'Éthiopie²⁴. Tous nos témoins, sans exception, considèrent le maréchal Graziani comme un héros fasciste qui a ressuscité la Rome conquérante par ses victoires africaines (l'ensablé a la maladie de la « romanité »).

Pourtant, la responsabilité de Graziani dans les drames les plus terribles de la colonisation italienne est de notoriété publique en Éthiopie comme en Italie, et les ensablés ont été les témoins visuels des massacres des 19, 20, 21 février 1937, à Addis-Abeba, et peut-être certains y ont participé²⁵. Si les Italiens noirs reconnaissent les excès de cette occupation et la barbarie de la répression, les ensablés, eux, nient tout en bloc (César constituant ici une exception) : l'utilisation des gaz asphyxiants en Éthiopie, les différents massacres, la création de camps de concentration et même la résistance éthiopienne au fascisme ; d'ailleurs, ils ne s'intéressent pas vraiment à l'histoire ni aux événements et adoptent vis-à-vis des hommes jugés « supérieurs » des attitudes de vénération religieuse (telle que l'adoration de Napoléon) ; ils restent fidèles au culte du chef, inculqué dans leurs années de jeunesse. Comme en témoigne cet entretien entre un anti-fasciste et un ensablé :

— Mussolini était un être inférieur et, comme tel, il est mort pendu par les partisans, la tête en bas.

— Ils ont tué Mussolini, les Italiens ne méritaient pas Mussolini. Il était trop bien, il aurait dû naître en Angleterre, là il aurait eu une belle carrière devant lui²⁶.

L'attachement des ensablés au fascisme, comme à une dernière croyance, est une autre conséquence de cette paralysie culturelle que nous avons évoquée. Cette classe de défavorisés a subi le fascisme, l'a reçu avec toute sa foi, croyant en cela provoquer sa propre ascension sociale.

Par la suite, les ensablés n'ont eu ni les moyens, ni l'ouverture nécessaire (contrairement aux Italiens noirs) pour se dégager de cette idéologie. Certains ensablés vivent le paradoxe jusqu'au bout en se présentant comme « fascistes acculturés où intégrés en milieu amhara », telle que cette ancienne Chemise Noire qui nous fait cet étonnant aveu :

— On nous surnommait les diables noirs.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec la chaussure on leur écrasait la tête [« aux Éthiopiens »]. Les gens avaient tellement peur de nous qu'on pouvait se promener même sans arme. On était jeunes, on n'avait peur ni de vivre ni de mourir. Aujourd'hui, pour tout ce courage, nous n'avons eu aucune récompense, au contraire, dans le meilleur des cas personne ne nous regarde, et dans le pire des cas ou nous condamne... Mais je l'ai fait pour ma patrie, pour mon drapeau²⁷.

24. Il y a identification de l'ensablé à Graziani. Graziani lui-même avait calqué sa manière de parler et son comportement sur le Duce. Les ensablés, qui furent soldats du front Sud, ont, eux, pris Graziani comme modèle de personnalité autoritaire. Cette identification est plus apparente chez les ensablés supérieurs.

25. Aucun ensablé n'a ouvertement reconnu sa propre culpabilité, mais ils se dénoncent entre eux. César, en particulier, accuse « les ouvriers déchaînés par le P.N.F. », entretien du 18 décembre 1986, à Addis-Abeba.

26. Conversation chez l'avocat des ensablés le 31 décembre 1986, à Addis-Abeba.

27. Entretien au buffet de la gare, le 23 décembre 1986.

En outre, cet ensablé supérieur expliquait son adhésion au fascisme de la manière suivante :

Être fasciste en 1988, cela signifie un orgueil de toujours, j'ai été et je suis fasciste, les raisons je n'y ai jamais pensé. Je me sentais l'amour pour la patrie et orgueilleux d'être « Chemise Noire »²⁷.

Dans sa tentative d'explication, l'ensablé avoue n'avoir jamais réfléchi, admettant de ce fait l'irrationalité de cette adhésion, liée à l'amour pour la patrie. En utilisant deux fois le terme d'orgueil, le témoin nous donne une clef de lecture dans l'interprétation de cette volonté de se définir comme fasciste.

Les ensablés restent fiers d'avoir été acteurs de l'occupation italienne de l'Éthiopie, ils considèrent cette époque comme celle de leur pain blanc qui correspond à leur jeunesse ainsi qu'à la découverte de l'exotisme. Le témoignage de cet ensablé supérieur est marginal, il présente le cas de conscience le plus ouvertement fasciste des ensablés supérieurs, où la aussi nous avons observé un degré de fascisation.

Cette Chemise Noire du groupe « Diamante », qui s'exprimait de la sorte, était porte-parole d'une conduite fasciste (« mode d'emploi ») et d'un comportement raciste qui devait être exemplaire. Or cet homme a fondé une famille éthiopienne et ses descendants seront tous noirs.

Comment vivre ce paradoxe : avoir « écrasé la tête d'Éthiopiens » et devenir père d'enfants métis ?

Cette contradiction pose avec acuité le problème du racisme : l'ensablé est-il raciste ?

Il nous semble délicat de trancher sur cette question pour plusieurs raisons. La première consiste dans le fait que le racisme des ensablés n'est pas une donnée statique, mais celui-ci a évolué selon les circonstances historiques. Raciste, il l'a été inévitablement de 1936 à 1941, conformément aux ordres du parti, et selon les interdits qu'il établissait en s'opposant à toute fraternisation entre les deux races. Ce racisme « conformiste » ne l'a pourtant pas écarté des Éthiopiens du fait de son penchant généralisé pour une *faccetta nera*. En 1941, débarrassé des lois raciales et de la police du madamisme²⁸, il perd progressivement ce comportement raciste. Il a gardé néanmoins en « héritage » des attitudes méprisantes envers les Éthiopiens, surtout évidentes chez les « ensablés supérieurs ». Lors d'un entretien avec la compagne amhara d'un ensablé, nous avons appris que celui-ci avait convaincu sa femme que la blancheur de la peau correspondait à la pureté de l'âme : « Les blancs sont bons. Peau blanche, cœur bon. Le cœur est de la même couleur que la peau. Les noirs sont plus méchants »²⁹.

Ce complexe que l'ensablé avait fait naître chez sa femme est caractéristique de la conduite raciste qui tend d'emblée à inférioriser le noir. Cette femme devenait le porte-parole du parti pris d'inégalité illustrant

28. La police du madamisme a été instituée en 1938 après le vote des lois raciales.

29. Entretien du 25 novembre 1987, à Addis-Abeba.

ce qu'a décrit A. Memmi sur l'intériorisation du racisme : « Ce n'est pas un moindre crime de l'accusation raciste que son intériorisation, que l'ingestion du monstre, qui vous dévore ensuite de l'intérieur : la victime finit par adopter plus ou moins l'image qu'on lui propose d'elle-même »³⁰.

S'il est vrai que toutes les colonisations sont racistes, celle-ci épouse des formes inégales selon le lieu et la pratique politique du dominant. En Éthiopie « fasciste », la conscience de la supériorité de la race est exigée par le P.N.F. qui essaie de la théoriser pour les ouvriers en leur inculquant l'idée qu'ils sont « *goytana* ». Cette conviction de supériorité se superpose, pour le sous-prolétariat, à une bonhomie généreuse qui ne relève pas d'un comportement fasciste. D'ailleurs, les ensablés qui admettent « être fascistes » refusent catégoriquement de se considérer comme racistes.

Bien que l'ensablé dans sa famille amhara règne en maître (un ensablé supérieur ne s'adressait jamais à sa femme sans la traiter d'ignorante), rien ne permet d'affirmer que, dans sa famille italienne, ce dernier n'adopterait pas le même comportement.

Les Éthiopiens ne considèrent pas ces hommes comme racistes, ils discernent dans leurs attitudes une *théâtralité sans fond réel* : ils se moquent facilement des ensablés.

Chez les ensablés supérieurs, il y a une volonté de jouer « malgré tout » au *goytana*, une apparence que ceux-ci ont héritée du fascisme.

Les ensablés inférieurs ne donnent, pour leur part, aucun signe extérieur de racisme ; leur vie quotidienne est un partage constant avec les Éthiopiens. A ce stade de notre recherche en Éthiopie — essentiellement urbaine — il nous semble que pour les ensablés ruraux l'assimilation est plus complète ; le problème du racisme, pour eux, ne se pose pas.

Soulignons que la conduite raciste des ensablés correspond à leur degré de « fascisation » à l'intérieur des deux sous-groupes que nous avons identifiés comme ensablés supérieurs et ensablés inférieurs.

L'expérience de ce colon modeste qu'est cet ancien *padroncino*, aujourd'hui ensablé, est encore palpable de nos jours. C'est lui qui a été à l'origine d'un style italien, par un savoir-faire dans des domaines techniques, culinaires et même gestuels, un style apparent dans la vie quotidienne. Il a imposé les spaghettis comme deuxième plat national, et le « *macchiato* » comme boisson courante. C'est son langage de garagiste, d'électricien et plus généralement de technicien qui a enrichi la langue amharique d'emprunts lexicaux (*martello, gomma, arbitro, portiero, gazetta, scripto, macchina, firma, galletta, benzina, carcassa, correnti, aranciata, mandarino*, etc.). Depuis 1941, l'influence de l'italien sur l'amharique est allée en déclinant et aujourd'hui elle est presque nulle³¹.

30. A. MEMMI, *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1982, cité p. 59.

31. J. TUBIANA, « Passé et futur des emprunts lexicaux : l'exemple de l'amharique » dans *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, t. LXIX, 1974, fasc. I, cité. p. 192.

Cette aventure italienne en Éthiopie a été trop brève pour laisser des traces importantes, tous les grands projets fascistes pour l'A.O.I. se sont ensevelis et les seuls vestiges de cette occupation sont ces ensablés ; nous ne rejoignons pourtant pas l'analyse de l'historien A. del Boca lorsqu'il affirme que ceux-ci ont bien survécu à ce western africain. Il nous semble au contraire que les ensablés ont été victimes de *l'illusion sociale* entretenue par le fascisme, selon la formule synthétique de P. Milza sur la nature de l'émigration italienne en Éthiopie : « Pour la première fois depuis l'unité, de modestes émigrants allaient s'installer dans un pays où ils pouvaient avoir l'illusion d'être maîtres, et non plus un sous-prolétariat indésirable et exploité. Ceci explique largement la relative popularité de la guerre d'Éthiopie »³². *L'inganno sociale* a pris la forme d'un miroir aux alouettes où l'Éthiopie serait miroir et l'ensablé alouette.

Fabienne LE HOUÉROU,
*Centre d'Histoire de l'Europe
du XX^e siècle (F.N.S.P.).*

32. P. MILZA, *Le fascisme italien, op. cit.*, p. 333.